

Je ne peux m'empêcher de vous rapporter la singulière et cavalière façon qu'avait notre grand-père Paul d'arriver à Loup-mont. A l'inverse de son fils Pierre qui traversait le village en distribuant à chacun de sympathiques petits coups de corne, Grand-père Paul avait opté pour l'approche à l'apache. Dans la Grande Ruelle, la 4 CV de l'onclet vénéral bifurquait à droite, avant la ferme des Joyce qui donnait à voir un indescriptible désordre de ballots de paille et d'engins aratoires. Puis elle empruntait la « Route des Derrrières », qui n'est pas ce que vous pourriez croire, mais un chemin empierré qui ceinturait le bas du village à travers potagers et vergers.

Grand-père Paul avait le sonci de ne pas se montrer. Nous ne nous sommes jamais expliqué ce besoin d'incognito. Car il était d'un naturel gu, sociable, bon vivant, la blague toujours prête à l'emploi. Il traitait de ses exploits d'artilleur en 14-18 une manière narrative qu'il modelait à la commande et sans se faire prier.

La 4 CV quittait cet itinéraire buissonnier près de « notre » fontaine et entrait dans la ligne droite des tribunes. Sitôt le pied à terre, Grand-mère Toutoune, le teint pâlichon, se plaignait qu'une fois de plus elle n'avait pu convaincre son bougre d'homme de prendre la rue principale au lieu de ces lacets qui lui retournaient l'estomac.

- Salut la compagnie ! lançait le grand-père, superbement ignorant de la récrimination conjugale. Il tendait sa joue à nos bai-

sers et remettait à Mome un colis enveloppé dans un linge blanc (c'était une délicieuse terrine de lapin de sa fabrication). A cette ofrande rituelle allait succéder un autre rituel.

Sans un mot, je ne sais comment il s'y prenait, il imposait le silence. Une crispation des muscles du

visage, le resserrement des sourcils et surtout l'éclat métallique de ses yeux gris dégageaient une autorité naturelle qui clouait le bec à tous. Les oiseaux du ciel eux-mêmes interrompaient leur babill.

Dans ce calme catacambal, deux grincements... Il y avait en face de la Baraque une maison assez bougeoise qui était occupée par deux vieilles demoiselles, la

Luce et l'Amélie. Les deux créatures, rongées de curiosité, venaient d'entreouvrir subrepticement leurs jalousies. Elles voulaient voir, savoir, être au courant, tiens donc ! Quel chapeau, quelle robe, quel manteau portait aujourd'hui ma-

dame Paul Belamour ? Est-

mon commandement !... Comme en août 1914, au pont de Manhouët, quand il ordonna aux hommes de sa batterie de tirer ce coup de 75 qui résonne encore dans les annales du XXe corps d'armée :
-A mon commandement !..

Feu !

VRAOUM !

Léger pivotement d'une jambe, l'artilleur expédiait la salve. C'était un boulet estampillé par les dieux les plus belliqueux, un percutant martial, assourdissant. Les vitres en tremblaient. Ce fusant ciselé à vingt carats laissait incrédules et admiratifs les pétomanes à la petite semaine que nous étions. Grand-père était inimitable, personne ne lui arrivait à la cheville...
-Voyons, Paul ! se récriait Toutoune dont le front perçait soudain sa pâleur pour prendre le rouge de la honte.

Le visage du grand-père, les plis de son front, ses mâchoires dures n'avaient subi aucune déformation. L'œil était droit, accroché au loin, sur le faite de la Côte où il semblait examiner le point d'impact.
Le rituel du vent était accompli. D'un coup sec, les jalousies se refermaient et Grand-père Paul lançait sa dédicace, aussi célèbre à nos oreilles que les citations d'Igor roze et de Virgile dans les pages roses du Larousse :
-Pour celles qui écoutent aux fenêtres !

Jean-FrançoisDONNY



Batterie de 75 et ses servants

Mais qu'est-il donc arrivé... ?

(Suite de la page 1)

télé, les caniches, l'alcool, les sectes protestantes, les modes vestimentaires ou les pipes que se font tailler de célèbres télévangélistes. En avance sur son temps, l'œuvre conserve toute sa modernité et décrit avec minutie le monde qui est le nôtre. La pratique généralisée de la fellation (aarf, aarf Monica !) dans les classes dirigeantes, la télé-réalité, le journalisme manipulé, la montée des sectes religieuses, la silhouette de Big Brother, mettant en déroute toute tentative de pensée et un monde troublé avec un désastre majeur au pays de King Kong (célèbre morceau de Zappa).

« Pas de temps à perdre, les problèmes s'accroissent chaque jour », dit une autre composition du maître... Zappa, doit se marrer, de l'étendue du désastre qui règne ici-bas. Lui qui ne se prenait pas pour un prophète, mais qu'on a si peu écouté de son vivant, doit savourer dans son antre cosmique - d'où il perçoit la Grande Note, celle qu'il a traquée toute sa vie - sa victoire posthume. Réduit à la poussière, sage comme un atome d'hydrogène à électron obéissant au principe d'incertitude d'Heisenberg, il rayonne mais ne perçoit plus le sofa sur lequel Georges W. Bush (infidèle et alcoolique) regarde un talk-

show, sa femme Laura (soumise et trompée) et leur chien Fido (con et fidèle) à ses côtés. Une image de l'Amérique bien pensante, que d'intègres journalistes vont diffuser au bon peuple américain, entre un match de base-ball et un concert de death metal. Zappa n'est plus là et il n'entend plus rien, mais Zappa rayonne. La preuve : des astrophysiciens ont réussi à capter dans leur radar l'écho du rayonnement fossile, datant du fameux Big Bang, et depuis dix ans (décembre 1993), à ce souffle résiduel originel s'ajoute un « Hello Pigs ! » gratifiant l'obscénité des crétiens.